

ducato di Modena rendeva a Parma, in virtù di una convenzione, i suoi fuggitivi. La vera convenzione diceva viceversa che lo stato di Parma doveva rendere i fuggitivi al ducato di Modena. Anche in altri punti la realtà si confonde. Tutto, nella *Chartreuse*, è composito e denso di varie suggestioni, che confluiscono nello schema parmesano.

Ma il vero sfondo del romanzo è la muta Certosa, simbolo di rinuncia alla vita, alla speranza e all'amore. Il vero titolo dell'opera è soltanto la *Chartreuse*. Stendhal ha aggiunto il nome di Parma, perché questa città poteva indicare genericamente l'Italia; ma non esiste una « città della Certosa ». Se non possiamo dire (ci dispiace per il Delfino) che la città della *Chartreuse* è Modena, non possiamo nemmeno dire (ci scusi il Benedetto) che è Parma. I luoghi in cui Fabrizio e la Saraceni vissero e amarono non esistono in nessun punto preciso della terra. Potranno avere tanti addentellati colla realtà topografica, ma non sono reali. Sono tali solo nella fantasia del Bayle. Quei luoghi che gli stendhaliani vogliono percorrere in connesso pellegrinaggio appartengono solo a Stendhal, perché sono nati dalla sua fantasia.

Guillaume du Tillot, Marquis de Felino, pilotis de Mosca

par Pierrette By

« Ministre de l'Intérieur de Parme [...] seul chargé de toute l'administration, il s'en acquittait avec beaucoup d'activité, de vigilance et de dévouement [...] Les sciences, les lettres, les arts utiles; l'accroissement des beaux arts et la bibliothèque [...] les embellissements de la ville, tout fut le fruit de son zèle pour le bien de ce petit état. Il avait, pour ainsi dire, oublié sa patrie et sa famille pour ne songer qu'aux intérêts des peuples et du prince [...] à qui il s'était dévoué [...]. L'Intérieur avait en lui toute confiance; il ne voulait jamais rien décider sans lui. Après la mort de l'Intérieur et le mariage du nouveau souverain, il usa peut-être trop de son ancienne autorité; il déplut ainsi que la grande-maitresse du Palais... ».

Ce portrait n'est pas celui de Mosca, tout puissant ministre de La Chartreuse de Parme, mais celui de Guillaume du Tillot, marquis de Felino, nommé en 1786 par La Lande¹, dont Henri Beyle recommandait la lecture « aux têtes légères qui vont en Italie »: « Lisez La Lande », leur disait-il, « ou vous ne comprendrez rien à rien! ».

Sans doute serait-il présomptueux de s'écrier, après l'avoir lu, « Mosca? c'est du Tillot! ». Nous savons, bien sûr, ce que Balzac a dit de la ressemblance de Mosca et de Metternich². Nous savons aussi ce que la Saraceni doit à Vandonea Farèse et aux Manzoni italiani. Cependant, la réponse de Stendhal: « Je n'ai pas copié Mr de Metternich » vient renforcer une thèse déjà entrevue par Francesco Novati³ et Luigi Foscolo Benedetto⁴.

¹ M. de La Lande, *Voyage en Italie* [...] Paris, 1786, tome II, p. 129 et 130.

² La Chartreuse de Parme, « La Filiale », Paris, Gallimard, tome II, p. 1400, note 4 de la page 110.

³ F. NOVATI, *Stendhal e l'Europa italiana*, Milano, 1915, p. 138, note 16 de la page 31.

⁴ L. P. BENEDETTO, *Le Fonti di Stendhal*, 1930.

Guillaume Léon Dutilleul est né à Bayonne le 21 mai 1711¹. Son père Nicolas, garçon de garde-robe du duc d'Anjou devenu roi d'Espagne, avait été appelé à la cour de Madrid par son frère Pierre Dutilleul, officier de la garde-robe du prince². Comment le fils de ce modeste « valet »³ devint-il le ministre tout puissant de Parme dont La Londe, 70 ans plus tard, soulignera le rôle important? Je vais essayer de vous le raconter.

Dans l'énumération des principales étapes de la vie de *du Tillet*, (ainsi orthographié-il son nom), vous reconnaîtrez je l'espère, comme je l'ai moi-même reconnu, un des fils conducteurs qui a pu guider Stendhal dans la rédaction de *Le Chartreux*. Nous ferons 20 étapes. À chacune d'elles, je comparerai les faits historiques et le roman. L'un verra ainsi que « la mémoire se mêlera à l'invention sans que l'on puisse toujours, ni même très souvent, les séparer l'une de l'autre »⁴.

— *Ière*.

Le 27 septembre 1714, Elisabeth Farnèse, nièce de François, duc régnant de Parme, et fille d'Édouard II, prince de Parme, fait son entrée à Madrid. Épouse de Philippe V, roi d'Espagne, elle fera donner le duché de Parme à son fils don Carlos. Celui-ci le cède à l'Autriche en 1735 pour obtenir le trône des Deux-Siciles. Toutefois, en 1748, le duché reviendra au deuxième fils d'Élisabeth Farnèse, don Philippe d'Espagne, né en 1720, élevé à Séville où se trouvait alors la Cour. Voilà ce que nous apprend l'histoire de Parme.

Dans le roman de Stendhal, c'est toujours la noblesse d'Espagne qui prévaut à la cour de Parme: « À cette cour les duchesses, les princesses et les femmes des grands d'Espagne s'associent seules »⁵. C'est à Parme où régnait le prince, descendant des Farnèse, que se situe, en majeure partie, l'action du roman.

¹ Acte de Baptême, Baptema paroliano GG 93 - 1711 - Archives Municipales de Bayonne et Arrêt, voir Instructions Y 238.

² Register de la Paroisse Notre-Dame de Versailles.

³ Cf. C. Nizan, *Un valet ministre*, Paris, 1897.

⁴ *Le Chartreux de Parme*, éd. Centre de Bibliophilie, Préface, p. 34.

⁵ Toutes les citations empruntées à *Le Chartreux* ont été prises dans cette édition.

⁶ *Ibidem*, I, p. 204. Faut-il voir ici une allusion à l'archiduchesse Marie-Christine, la marquis de Bergh, Ministre d'Espagne à Parme, dont elle fut la petite-cousine Marie-Anne, excepté que les dames furent assises devant lui, ce n'est que quelques minutes et se retira. Il demanda des explications à du Tillet qui lui assura que cela s'était toujours fait ainsi. Cf. Nizan, *Un valet ministre*, Paris, 1897, p. 180.

L'Espagne, Parme et les Farnèse, par ces trois points le roman s'inspire déjà de l'histoire.

— *2ème*.

Dans sa lettre au marquis Grimaldi du 1er août 1771⁶, du Tillet rappelle son passé: « L'Espagne a été mon berceau et celui de ma fortune. J'y ai reçu des rois, mes maîtres, les premiers moyens de me soustraire à leur service (...). Tous les moments de ma vie sont marqués par mes services à la branche d'Espagne et à ses princes ».

Nevu de Pierre Dutilleul, devenu duc de chambre du roi d'Espagne⁷, Guillaume entra au service de la cour de Madrid qui comprenait à cette époque beaucoup de Français. D'abord attaché à la personne de don Carlos, il fit partie de la maison de don Philippe, en Espagne de 1731 à 1742, et suivit le jeune prince durant ses campagnes en Italie. Primitivement « chef de la garde-robe », son intelligence et ses aptitudes variées lui valurent la place de secrétaire particulier. Dans les *Memorie della Corte di S.A.R. conservées à Milan*, il est cité parmi les « Cavalieri e gentiluomini di Camera » du généralissime des armées franco-espagnoles séjourant dans la capitale lombarde. Nous savons qu'il logeait à Milan chez un oncle du marquis Serafini de Malinca. Agent de liaison entre le prince et les chefs français qui luttaient ensemble en Italie contre l'Angleterre et l'Autriche, il joua son rôle avec une telle importance dans les relations franco-espagnoles: « Dutilleul nous est utile », écrivait l'Infant en août 1745, « il a su gagner la confiance du maréchal de Maffeiobis »⁸.

Reportons-nous à *Le Chartreux*: le prince y est décrit comme un guerrier: « Ernest IV n'est brave qu'à la guerre. Sur les champs de bataille, on l'a vu vingt fois guider une colonne à l'attaque en habit général »⁹; quant à Mosca, c'est « un homme qui a fait la guerre en Espagne »¹⁰ et qui avoue: « Je n'ai rien volé dans cette Espagne (...). J'étais fou de la gloire, une parole flamme du général français Gorrion Saint-Cyr, qui nous commandait, était alors tout pour moi »¹¹. Où Madame Pierronera le rencontrera-t-elle? A Milan: « Un soir, à la Scala,

⁶ Cf. H. Bressani, *Parme et le France de 1748 à 1759*, Paris, 1897, p. 76.

⁷ Register de la Paroisse Notre-Dame de Versailles, Mariage, 16 janvier 1725.

⁸ H. Bressani, *Parme et le France*, op. cit., p. 78.

⁹ *Le Chartreux de Parme*, ch. I, p. 202.

¹⁰ *Ibidem*, I, p. 179.

¹¹ *Ibidem*, I, p. 178.

dans la loge d'une de ses amies où elle allait chercher des nouvelles de France, on lui présenta le comte Mosca, Ministre de Parme¹⁸.

L'Espagne, la guerre sous les ordres d'un général français, un séjour à Milan, voici quelques traits de jeunesse communs.

— *Néve.*

Le 26 août 1739, l'Infant don Philippe avait épousé Lucina-Elisabeth, fille aînée de Louis XV, son cousin germain. Frappé, lors de sa campagne en Italie, des aptitudes et de l'intelligence pour les affaires de son valet, il en avait fait, nous l'avons dit, son secrétaire particulier. Du Tillot tint alors la cassette privée de l'Infant, organisa fêtes et spectacles à Charebéry où la cour se trouvait au moment de la signature des préliminaires d'Alc-La-Chapelle. Au début de 1749, il était à Versailles en qualité d'agent officieux du nouveau duc de Parme. Madame Infante le fit nommer secrétaire de son cabinet et l'envoya à Parme. Don Philippe le nomma en juin 1749 Intendant général de sa maison. En 1750, il fut nommé Secrétaire d'Etat, Ministre de l'économie publique en 1756, et reçut, en 1759, les pouvoirs de premier ministre. Du Tillot se montrait consciencieux de cette ascension rapide et brillante, lorsqu'il écrivait au marquis de Geimaldi: « les circonstances [...] m'ont fait sortir de l'état si limité où la fortune m'avait fait naître¹⁹ »; ou lorsqu'il relatait dans ses *Mémoires*: « Peu l'Infant don Philippe, mon maître [...] me tira de l'état médiocre où le sort m'avait placé²⁰ ».

Mosca avait avoué en le même sens d'ambition: « J'affrontais des coups de fusil pour arriver à la croix et ensuite à un peu de gloire [...]. J'ai voulu occuper une des premières places; j'y suis arrivé²¹ ». Comte du Tillot, « il obtint la patente et les honneurs de premier ministre²² »; Mosca « était alors ministre de la guerre, de la police et des finances de ce fameux prince de Parme Ernest IV²³ ».

— *4ème.*

En reconnaissance de tous les services rendus par l'ancien intendant devenu premier ministre, don Philippe lui adressa le 20 juin 1764 la lettre suivante: « Je vous ordonne d'accepter le titre de marquis de

¹⁸ *Ibidem*, I, p. 278.

¹⁹ H. BODARD, *France et le France*, cit., p. 77.

²⁰ *Archiv. Nat.* K 1336 n. 111, p. 3.

²¹ *Le Chevreuil de Parme*, I, p. 178.

²² *Ibidem*, I, p. 213.

²³ *Ibidem*, I, p. 177.

Felino et S. Michel de Fiore avec tous les honneurs et toutes les prérogatives attachées aux fiels [...], j'y joins une somme de 400.000 livres à prendre sur mes finances à votre volonté²⁴ ».

C'est bien la même récompense que Ruffi propose à Mosca: « Le prince vous accorderait, comme récompense nationale, une jolle terre valant 600.000 francs qu'il distrairait de son domaine ou une gratification de 300.000 francs²⁵ ». Mais où la similitude de la situation éclate, c'est lorsque Stendhal fait dire par Mosca lui-même: « Le marquis de Felino, mon prédécesseur²⁶ ».

— *Néve.*

Ministre tout puissant, Guillaume du Tillot, marquis de Felino, réunit en lui toutes les attributions ministérielles. L'administration de la cour, la direction des bâtiments, l'organisation des fêtes et des spectacles ne l'empêchent pas de s'intéresser aux problèmes financiers, économiques et politiques. Après la mort de don Philippe survenue en 1765, il continue, sous le règne de don Ferdinand son fils, de mener l'Etat, mais verra son autorité contestée.

« Je possède [...] le pouvoir souverain dans les trois quarts des choses²⁷ », constate le comte Mosca della Rovere Scorsano, « ministre si puissant environné de cette foule de courtisans qui l'accablent d'honneurs égaux à ceux qu'ils adressaient au prince lui-même²⁸ ». Après la mort de Ranuce Ernest IV, il continue, sous le règne d'Ernest V son fils, de mener l'Etat, mais verra son autorité contestée.

— *4ème.*

Du Tillot avait 48 ans lorsqu'il fut nommé Premier ministre. Dans *Le Génère de Louis XV*²⁹ Szymanski relate le portrait que fit de lui Duclou, un de ses contemporains, dans son *Voyage en Italie*: « C'est un homme de la physionomie la plus ouverte et qui, chargé de toute l'administration, a le travail le plus facile. Ne devant son élévation qu'à son mérite, il ne croit pas devoir être importun comme ceux qui doivent tout à la fortune. Les affaires et les honneurs ne l'ont rendu ni triste ni fat ». L'abbé Frugoni, poète officiel de la cour de Parme

²⁴ *Archiv. Nat.* K 1336, n. 115.

²⁵ *Le Chevreuil de Parme*, II, p. 76.

²⁶ *Ibidem*, II, p. 203.

²⁷ *Le Chevreuil de Parme*, I, p. 200.

²⁸ *Ibidem*, I, p. 237.

²⁹ C. SZYMANSKI, *Le Génère de Louis XV*, Paris, 1904.

à cette époque, lors l'heureuse physionomie, la silhouette élancée, l'air de modestie et de sincérité de du Tillot. Celui-ci, dans ses *Mémoires*²², reconnaît que, s'adressant à don Ferdinand, il lui parle « sans affectation ». Bedarida nous le dépeint comme un homme d'une rare courtoisie, d'une exquise urbanité, aux manières les plus obligeantes du monde.

Il aimait rendre service à ses administrés et à ses amis; sa bonté transparaît dans les nombreuses lettres trouvées après sa mort dans son hôtel parisien de la rue de La Ville l'Évêque²³ et tout particulièrement dans une adressée à son ami Bonnet, trésorier de la cour de Parme à Paris: « Je suis charmé de voler au secours de mon ami [...] sans demander à S.A. de le soutenir par ses finances, car chargé de ne s'aggraver à ce Prince que ce qui convient à l'Espagne dans l'administration, et jeune comme il est, sa délicatesse doit être extrême²⁴ ». Bonté, donc, mais aussi intégrité, prouvée encore lorsqu'il écrit à son beau-frère Pierre Dubetz, directeur de la Banque Duillot à Madrid, « qu'il se doit d'abord à son maître et à son devoir ».

Tout au long de sa vie, le premier ministre marque son affection à la famille royale d'Espagne: « L'Infant don Philippe m'avait toujours honoré depuis l'enfance de ses bontés », reconnaît-il avec reconnaissance et il exprimait aussi son « tendre et respectueux attachement » pour don Ferdinand, son nouveau maître.

Joignant les qualités de cœur aux qualités d'esprit, le marquis de Felino était un homme cultivé: les catalogues de sa bibliothèque²⁵ et des nombreuses manuscrits²⁶ qu'il possédait à Paris dans son hôtel en témoignent. Protecteur des Lettres, entretenant avec les hommes les plus spirituels de son temps une correspondance suivie, il facilita à Parme l'introduction de la littérature française. Homme de son temps, administrateur de Voltaire et des Encyclopédistes, il protège les arts et contribua fortement à l'organisation des fêtes et des spectacles auxquels il lui arriva de participer avec l'infante Louise-Elisabeth. L'engagement des princes et de la société parmesane pour le théâtre était

²² Arch. Nat. K 1156, n. 111.

²³ Arch. Nat. Min. Coust. VII 416: Invent. après déc. de J. B. DE LAMARCA.

²⁴ Arch. Nat. K 1156 n. 16.

²⁵ Bibliothèque Nationale, catalogue de la vente de 3-4-1775. Décl. 1756.

²⁶ Bibliothèque Nationale, catalogue de la vente de 23-3-1773. Est. YD2002.

tel, en effet, que du Tillot avait fait venir des acteurs, des chanteurs et des danseurs spécialement recrutés à Paris.

Il connaissait bien La Fontaine et fit placer sous son portrait peint par Pietro Marini quelques lignes où il se comparait au vieillard des *Fables*. Grand administrateur de l'Antiquité, il fit entreprendre les fouilles de Velleja. Enfin, il fut longtemps admiré et aimé de tous et particulièrement du petit peuple qui l'avait surnommé: « bocca d'oro ».

Lorsqu'il rencontra la comtesse Pietranera, « Mosca pouvait avoir 40 ou 45 ans; il avait de grands traits, aucun vestige d'importance et un air simple et gai qui prévenait en sa faveur²⁷ »; son « regard beau et bienveillant²⁸ », « son air léger et ses façons brillantes²⁹ » appartenaient à « une honnête aimable et d'un cœur bien rare³⁰ ». Il n'était « point pédant³¹ ». C'était « un homme qui avait honte de la gravité de sa place³² », « un homme d'esprit³³ ». « Il avait de la grâce, [...] il parlait bien et avec feu³⁴ ». « Ce comte, si bon pour ses amis³⁵ était « plein d'honneur³⁶ » et « trop grand seigneur pour descendre à de certains détails³⁷ ».

« Aucun vestige d'importance », gaieté, amabilité, éloquence, que de traits communs avec du Tillot! mais où leur ressemblance s'accroît encore, c'est dans leur côté comtesse d'honneur et de courtoisie: (chez le comte) « l'âme du courtois était scandalisée³⁸ » par la désévolue de la Sanseverina qui lui reprochait « ses habitudes de bas courtoisane³⁹ » ou pis encore, « ses infâmes habitudes de place courtoisane⁴⁰ ». Comme du Tillot, le comte aime ses amis; pourtant, malgré l'affection qu'il leur porte, il « omit la phrase: cette procédure injuste n'aura aucune suite à l'avenir⁴¹ », parce qu'il n'avait pas pu faire

²⁷ Le Chevalier de Foote, 61 de Bibliothèque, I, p. 177.

²⁸ *Ibidem*, I, p. 188.

²⁹ *Ibidem*, I, p. 194.

³⁰ *Ibidem*, II, p. 17.

³¹ *Ibidem*, I, p. 179.

³² *Ibidem*, I, p. 126.

³³ *Ibidem*, I, p. 188.

³⁴ *Ibidem*, I, p. 391.

³⁵ *Ibidem*, I, p. 283.

³⁶ *Ibidem*, I, p. 358.

³⁷ *Ibidem*, II, p. 14.

³⁸ *Ibidem*, II, p. 62.

³⁹ *Ibidem*, II, p. 24.

⁴⁰ *Ibidem*, II, p. 25.

signer une absurdité par son prince¹⁷ » et qu'en réalité, toujours comme du Tillet, « sans vous en douter, vous poétisez l'intérêt de votre maître à celui de votre amie¹⁸ », lui reproche la Sansonevina. Mosca, en effet, ne cache pas l'amour qu'il porte au prince et à sa famille: « moi qui étais résolu à tuer 3.000 hommes s'il le fallait plutôt que de laisser outrager la statue du prince qui avait été mon maître. [...] J'aurais donné ma vie, sans balancer, pour le prince¹⁹ ». Voilà des mots qui ont une curieuse résonance dans l'Italie de 1830!

Cet attachement au souverain nous ramène cent ans en arrière: si l'on est impérial, au début de *La Chartreuse*, de l'atmosphère républicaine (avec le lieutenant Robert), puis impériale (Waterloo), dès qu'il en vient à raconter les intrigues de la petite cour parmesane, Stendhal nous reporte en plein XVIII^e siècle. Mosca, libéral et cynique, pourrait être le premier ministre — et habile courtisan — d'un despote éclairé comme les aimait Voltaire et comme le fut du Tillet. On cite d'ailleurs souvent Voltaire, dans *La Chartreuse*: « Ne tenez pas dans la vulgarité de parler avec horreur de Voltaire, Diderot, Raynal²⁰ », conseille à Fabrice la Sansonevina. « Un homme d'esprit a beau marcher dans les meilleurs principes, toujours par quelque côté, il est cousin germain de Voltaire et de Rousseau²¹ », constate le prince, dédaigneux.

Le théâtre, dans le roman de Stendhal, tient également une grande place. Il est très aimé à la cour d'Ernest V, c'est le Sansonevina qui organise les soirées auxquelles participe le prince: « Le prince se montra de plus en plus intéressé par les comédies dell'arte. Il avait le projet de prendre un rôle²² »; il joue et l'a-on répéta trois fois la même pièce²³.

La Fontaine, esquisse se défilait souvent du Tillet, était lu à la cour d'Ernest V: souvenons-nous de la nuit où la Sansonevina dit au prince: « Je supplie Votre Altesse de lire toute la fable²⁴ ».

¹⁷ *Ibidem*, II, p. 62.

¹⁸ *Ibidem*, II, p. 76.

¹⁹ *Ibidem*, II, p. 247.

²⁰ *Ibidem*, II, p. 244.

²¹ *Ibidem*, I, p. 223.

²² *Ibidem*, I, p. 247.

²³ *Ibidem*, II, p. 258.

²⁴ *Ibidem*, II, p. 262.

²⁵ *Ibidem*, II, p. 263.

Je rappelle enfin le goût de Mosca pour les antiquités et les fouilles de Sarguigna²⁵, et ce qu'en écrit Henri Bidou: « Mosca, en recherchant les antiquités, ne fait que suivre l'exemple de son prédécesseur du Tillet [...] qui en 1760 découvrit à Vellejo un forum, des thermes et un sanctuaire d'Auguste²⁶ ».

Ressemblance physique, ressemblance morale et intellectuelle, goût pour le théâtre qu'ils favorisent l'un et l'autre à la cour de Parme, voilà de nouveaux et nombreux points communs entre les deux hommes. — *Fin*.

Aux qualités déjà énumérées, Guillaume du Tillet en joignait d'autres: d'abord « le désintéressement qui vous a porté à ne point jouir de la pension que je vous ai accordé (sic) il y a 18 ans ni des émoluments des différents emplois dont vous êtes revêtu et qui réunis seraient (sic) montés à la somme d'un million » souligné par don Philippe dans sa lettre du 20 juin 1764; ensuite une activité inlassable: prenant modèle sur Colbert, il s'attacha au développement de l'industrie et du commerce. Adhère des physiocrates, il encourage, développe et favorisa l'implantation de nouvelles cultures. Il rétablit les finances décriées et fit du règne de don Philippe une époque prospère signalée par des mesures administratives fort sages. Enfin, une habileté dont la renommée s'étendait à toute l'Italie: le duc de Modène, gouverneur de la Lombardie, disait de lui qu'il était « un homme incorruptible ». Louis XV, en 1769, écrivait à son petit-fils don Ferdinand — poète, vainqueur et dévot — dont il connaissait l'incapacité notoire: « Du Tillet est un honnête homme que vous père chérissait, auquel il avait toute confiance pour l'administration de vos petits états. Ce ministre à un âme éclairé pour vos intérêts [...] votre gloire et votre gloire sans ambition personnelle, est le seul motif qui anime son âme ». Pour bien lui marquer son soutien, le roi de France nommait le marquis de Felino, qui, en fait, gouvernait le duché, Conseiller d'Etat et lui décernait la grande croix de Saint-Louis.

Revenons à Mosca, tout aussi intègre que du Tillet: sa « pension n'a été payée que depuis (qu'il est) ministre des Finances²⁷ »; il avait « 13.000 livres de rentes en arrivant et n'en possédait à peine 20.000²⁸ ».

²⁵ *Ibidem*, I, p. 315.

²⁶ H. Bidou, *En cherchant Fabrice del Dongo*, « Le Temps », 23-9-1931.

²⁷ *La Chartreuse de Parme*, I, p. 138.

²⁸ *Ibidem*, II, p. 258.

au moment où il songe à donner sa démission, tout aussi habile: « premier diplomate de l'Italie¹⁰ », « ministre (du) premier talent et homme d'action¹¹ », « ne pouvant trouver la paix de l'âme hors du ministère¹² », il est « aux yeux des indifférents l'homme le plus habile et le plus grand politique que l'Italie ait produit depuis des siècles¹³ ». Le prince, lui-même, rend hommage à celui qui dirige le duché à sa place: « C'est grâce à votre profonde sagesse que nous voyons cet état si bien gouverné¹⁴ ». Par cet aveu, Ernest IV « qui n'est brave qu'à la guerre¹⁵ » et « parfaitement dévoué¹⁶ » trahit sa propre faiblesse et son incapacité...

Je rappelle d'ailleurs ce qu'écrivit La Lande à ce sujet: « L'Infant don Philippe qui connaissait tout le mérite de M. du Tillot avait en lui toute confiance, il ne voulait jamais décider sans lui... ». Or, qu'écrivit Stendhal dans *Le Chevreuil*? « Que faut-il faire, dit le prince au comte, contrainé par l'habitude de le consulter sur tout¹⁷ ». Rassi, lui-même, faisant part à Mosca des plus intimes pensées du prince, lui offensa: « Il croit que vous seul au monde pouvez conduire à bien toutes les démarches secrètes relatives au Milanais¹⁸ ».

Ainsi, du Tillot gouverne l'État de don Philippe et Mosca dirige le duché d'Ernest IV. Par contre, si ce dernier rêve d'être roi constitutionnel de la Lombardie¹⁹, dans l'histoire de Parme, ce fut Louise-Elisabeth, l'épouse de don Philippe, qui toute sa vie, aidée de son fidèle ministre, intrigua pour mener à bien ses rêves d'agrandissement territorial et de suprématie des Bourbons.

— *Séne*.

Louise-Elisabeth était fille de Louis XV et ne l'oubli jamais. Attachée aux prérogatives de la cour et des courtisanes, exigeante sur les rites du cérémoniel et de l'étiquette, Madame Infante chercha, avec

¹⁰ *Ibidem*, I, p. 188.

¹¹ *Ibidem*, I, p. 192.

¹² *Ibidem*, II, p. 238.

¹³ *Ibidem*, II, p. 67.

¹⁴ *Ibidem*, I, p. 280.

¹⁵ *Ibidem*, I, p. 181.

¹⁶ *Ibidem*, I, p. 199.

¹⁷ *Ibidem*, II, p. 13.

¹⁸ *Ibidem*, II, p. 77.

¹⁹ *Ibidem*, II, p. 138.

l'aide de du Tillot, à donner à la cour de Parme l'apparence de celle de Versailles.

Nous nous croyons à Versailles lorsque Mosca relate que l'on vient de donner des ordres sévères pour que « les hommes qui sont en possession d'entrer le matin dans la grande galerie et de se trouver sur le passage du souverain lorsqu'il se rend à la messe [...] devront faire preuve de 8 quartiers²⁰ ». Faut-il ajouter que Stendhal précise, lorsqu'il parle de Colonna: « le Versailles des Princes de Parme²¹ »? Faut-il noter qu'il est fait fréquemment allusion « aux profondeurs de l'étiquette²² » et qu'enfin Ernest IV, dans toutes les circonstances importantes de sa vie cherche à s'identifier à Louis XIV (dité six mois neuf fois dans *Le Chevreuil*), dont le portrait — en pied — est accroché dans son bureau²³?

— *Séne*.

Je soulignerai maintenant l'impudence de l'influence française dans la Parme historique et dans celle de *Le Chevreuil*.

L'abbé Galliani, chargé de la légation de Naples à Paris, écrivait le 4 janvier 1762: « Parme est regardée comme une colonie française par tous ceux qui y sont transplantés ». Du Tillot y avait fait venir de nombreux artisans, dans le dessein d'apporter un sang nouveau à l'industrie parmésienne. Il faisait envoyer à la cour de don Philippe les livres les plus récents, les tableaux des meilleurs peintres, les créations des artisans parisiens. Pierre-André Jacquis, bijoutier de la cour de France, devint aussi celui de l'Infant. M. Boucher de St-Martin, un ami de du Tillot, tenait boutique rue St-Thomas du Louvre. L'intendant s'en souvenait à son bon goût pour le choix des étoffes, leur couleur et la coupe des habits. Leduc était un autre tailleur à Paris de don Philippe et Passot habitait le marquis de Malaspina, gentilhomme de la chambre du prince. Enfin, du Tillot avait un compte à Paris, chez son ami Bonnet, trésorier de la cour de Parme.

D'autre part, plusieurs commerçants parmésiens se trouvaient en relations d'affaires avec des négociants de Lyon, notamment en ce qui concernait l'équipement et l'armement militaire. Si Bonnet était à Paris

²⁰ *Ibidem*, II, p. 340.

²¹ *Ibidem*, I, p. 315.

²² *Ibidem*, I, p. 206.

²³ *Ibidem*, II, p. 204.

un second représentant de la principauté, Masco, à Lyon, était un véritable consul de Parme et l'un des plus importants parmi les correspondants que la cour duciale avait en France; il avait pour des achats des sommes considérables. Enfin, Jacques-Pierre Vauvilliers, trésorier de la cour de Parme, demeurait ordinairement à Lyon et c'est par son entremise que de Tillot souscrivait des billets de la Compagnie des Indes⁷⁰.

Dans *La Châtesse*, Mosca a toujours des nouvelles de France à donner⁷¹; il fait faire à Paris de superbes lithographies⁷² et fait venir un cuisinier français⁷³. Quant à « Ernest IV (il) portait un frac à la mode arrivant de Paris; on lui envoyait, tous les mois de cette ville [...] un frac, une redingote et un chapeau⁷⁴ ». C'est de Paris également que son chambellan, le duc de Sanseverina-Taxis, faisait venir « ses habits et ses perruques⁷⁵ »; ce sont les journaux de Paris qu'Ernest V avait l'habitude de lire⁷⁶...

Lyon a également son importance: le comte Zurla « vient de faire venir de Lyon la plume de son chapeau⁷⁷ », le marquis Crescenzi « faisait fabriquer à Lyon des tentures magnifiques⁷⁸ ». C'est dans cette ville que Mosca place ses revenus: « Mon reversa a dû être au total de 122.000, j'en ai placé 20.000 à Lyon⁷⁹ ».

— 1028c.

De Tillot aimait-il, était-il aimé?

Une petite boîte ovale « renfermant le portrait d'une femme inconnue » trouvée dans le secrétaire de sa chambre, lors de l'inventaire après décès effectué en 1775⁸⁰, apporte une réponse affirmative à cette question. Le ministre de Parme était aimé, et même bien aimé, puisqu'une note écrite de la main même de la marquise de Malaspina

stipule que « le sieur de Felino avait reçu de M. Glovera un quartier de la pension de Parme de Mine de Malaspina, c'est-à-dire 1816 livres quinze sols de France ». Qui était donc cette dame qui continuait de prouver son attachement au premier ministre déchu qu'elle avait aimé au temps de sa puissance à Parme?

La marquise Anna Malaspina della Bastia était issue d'une des plus illustres familles de Parme, les Malaspina di Milano, que signale La Lande; ils prétendaient prouver que St-Louis leur donna une fleur de lys qu'ils portaient dans leurs armes. Elle avait épousé un della Bastia qui devint gentilhomme de la chambre de don Philippe.

Nommée dame d'honneur de Louise-Elisabeth, elle l'accompagna en France. On disait d'elle « La Malaspina qui a été en France et qui est une de celles qui en a mieux pris le ton ». Louis XV la trouvait « bien faite » et Laynes lui reconnaissait une « figure agréable ». Quant à l'abbé Frugoni, il exalta en vers ses « deux grands yeux noirs et vifs qui toujours combattaient et toujours triomphaient ». Elle est tout amour d'elle une cour d'administrateurs qui l'avaient surnommée familièrement la « marquise Annetta ». Le premier ministre était le préféré; il la fit nommer « cameriera maggiore », c'est-à-dire première dame d'honneur, de Marie-Anne, l'épouse de don Ferdinand. Dans un mémoire⁸¹, du Tillot rappelle d'ailleurs les griefs reprochés contre lui à ce sujet: « On prétendait que sous des prétextes j'avais fait aller Mine la marquise de Malaspina à Parme quand l'Infante y arriva, que mon objet eût été celui que cette dame pût gagner l'Infante et prendre sur elle l'ascendant le plus propre à dominer cette princesse ».

Après une période de faveur, la fâcheuse et impétieuse Marie-Anne prit en haine sa grande-maitresse et lui imposa toutes sortes d'humiliations: « Vous devez », lui disait-elle, « être à ma fantaisie, vous n'êtes que ma servante⁸² ». Puis, par un raffinement de malice, elle lui fit sentir, par le marquis de Felino lui-même, la perte de tous ses emplois et la rélegation dans ses terres. A ce sujet, le comte de Darfort écrivait: « Son plus grand tort eût d'être l'amie du Ministère et d'avoir, peut-être à propos, fait un peu la gouvernante ». Rappelons également La Lande: « Le marquis de Felino usa peut-être trop de son ancienne autorité, il déplût, ainsi que la comtesse de Malaspina... »

⁷⁰ Archiv. Nat. Min. Contr. 3111 - 328.

⁷¹ *Le Châtesse de Parme*, I, p. 318.

⁷² *Idem*, II, p. 381.

⁷³ *Idem*, II, p. 273.

⁷⁴ *Idem*, I, p. 304.

⁷⁵ *Idem*, I, p. 199.

⁷⁶ *Idem*, II, p. 290.

⁷⁷ *Idem*, II, p. 62.

⁷⁸ *Idem*, II, p. 237.

⁷⁹ *Idem*, I, p. 296.

⁸⁰ Cf. P. Br. *Après la déchéance de Guellermo du Tillot, marquis de Felino*, « Archives Scindes par le procureur général », quarts ards, vol. 3211, anno 1770, pages 307 à 321.

⁸¹ Archiv. Nat. K 1596 n. 223.

⁸² Cf. C. NODD, *De saevè minime*, cit. p. 95.

Stendhal pensait-il à la « marquise Anzetta » lorsqu'il nous raconte l'histoire d'Argelina-Cornelia-Isola Valerra del Dongo, duchesse Sanseverina⁹⁷, sœur du marquis del Dongo, dont un ancêtre fut en 1650 archevêque de Parme? La Sanseverina a, sans nul doute, de nombreux points communs avec la Malaspina: « jeune, brillante, légère comme un oiseau [...] sa beauté est son moindre charme »; séduisante, pétillante d'esprit et de malice⁹⁸, tous les hommes sont amoureux d'elle, mais c'est le premier ministre qu'elle préfère: « elle était tendrement attachée au comte⁹⁹ et était pour lui « la femme qu'il adorait¹⁰⁰ ». Le comte dirige et organise son existence et, afin de pouvoir la présenter à la cour, lui fait épouser le duc Sanseverina-Taxis, chambellan du prince (comme le marquis de Malaspina): « Le prince vous attache à sa cour [...], on vous reçoit bien à cette cour; personne ne s'aviserait de broncher devant moi¹⁰¹ » [...]. Enfin, par ordonnance d'Ernest V, la duchesse est nommée « grande-maitresse¹⁰² » de la princesse douairière. Même titre, mêmes fonctions que celles de la Malaspina! Comme elle, c'est auprès du premier ministre qu'elle prend ses directives: « donnez-moi des conseils », lui demande-t-elle, « sur la conduite que je dois tenir avec la princesse¹⁰³ ». De même que du Tillot rédigeant de sa main les brouillons des réponses qu'adressait la Malaspina à Marie-Thérèse d'Autriche, sœur de Marie-Anne, Mosca la dirige: « Reprenez-avec elle sur le ton que vous aviez ce matin¹⁰⁴ », lui dit-il, « ensuite, faites-vous annoncer chez le prince, et dites-lui [...], vous lui présenterez à signer une petite ordonnance écrite de votre belle main et que je vais vous dicter¹⁰⁵ ».

Après une période de faveur, (« la faveur étonnante dont jouissait la duchesse¹⁰⁶ »), la Sanseverina verra son crédit diminuer et échangera d'âpres propos avec la princesse¹⁰⁷: « vous êtes sa grande-maitresse

⁹⁷ *Le Chevalier de Parme*, II, p. 20.

⁹⁸ *Ibidem*, II, p. 20 et 46.

⁹⁹ *Ibidem*, I, p. 213.

¹⁰⁰ *Ibidem*, I, p. 196.

¹⁰¹ *Ibidem*, I, p. 199.

¹⁰² *Ibidem*, II, p. 271.

¹⁰³ *Ibidem*, II, p. 275.

¹⁰⁴ *Ibidem*, II, p. 272.

¹⁰⁵ *Ibidem*, II, p. 216.

¹⁰⁶ *Ibidem*, II, p. 264.

c'est-à-dire sa petite servante¹⁰⁸ » l'avait prévenu Mosca. Enfin, après les honneurs, elle partagera avec le comte les dangers de la disgrâce et les péripéties de la révolte. Raïlé: « A 10 h 1/2 la duchesse montait en voiture et partait pour Bologne¹⁰⁹ », elle lui gardera un fidèle amour. Pensez alors à la Malaspina, exilée elle aussi, et faisant adresser à du Tillot raïlé, vivant à Paris, « un quartier de sa pension¹¹⁰ ».

— 1180e.

Je voudrais souligner maintenant la place importante que l'une et l'autre ont tenue à Parme.

« Arme pleine de lumière et de feu », lettrée, amie de tous les poètes, la Malaspina accueillait dans son palais de Parme tous les personnages de marque qui vivaient dans le duché ou qu'un voyage y amenait. Les réceptions et les fêtes étaient nombreuses. On se livrait dans les salons de la marquise à des jeux littéraires et on y jouait la comédie. Du Tillot, qui les organisait (ses ennemis disaient de lui que c'était la seule chose qu'il savait organiser) y prenait une large part. Suppléant presque d'estime, « L'Infant et l'Infante lui firent l'honneur de dîner chez lui¹¹¹ ».

« La Sanseverina, de bien loin la femme la plus brillante de Parme¹¹² »; « étonnait la cour par son amabilité facile et par la noble simplicité de son esprit¹¹³ ». « Sa maison fut sans comparaison la plus agréable de la ville¹¹⁴ », « on revenait des compagnes environnantes pour assister à ses joutes, c'étaient de véritables fêtes. Le prince montrait d'envie de voir un de ces joutes¹¹⁵ ». Un jour, contrairement à toutes les règles reçues à Parme¹¹⁶, « il parut dans le premier salon de Mme Sanseverina¹¹⁷ ».

— 1280e.

Il s'agit de la fameuse fontaine publique de Parme et de ce qu'en écrit Bedaïda¹¹⁸: « Ce n'était pas par pur arbitraire que du Tillot se faisait remettre dès 1750 par le gouvernement de Parme les clefs de la

¹⁰⁷ *Ibidem*, II, p. 271.

¹⁰⁸ *Ibidem*, II, p. 335.

¹⁰⁹ C. NIZARD, *Un règne amercé*, cit., p. 177.

¹¹⁰ *Le Chevalier de Parme*, I, p. 253.

¹¹¹ *Ibidem*, I, p. 203.

¹¹² *Ibidem*, I, p. 203.

¹¹³ *Ibidem*, I, p. 214.

¹¹⁴ *Le Chevalier de Parme*, Paris, Gallimard, Pléiade, p. 544 (note 1 de la p. 525).

¹¹⁵ *Le Chevalier de Parme*, I, p. 203.

fontaine publique, c'est que cette fontaine servait aussi à l'office de la Bouche de S.A.R. et à la r. *apocrypha*, autrement dit à la pharmacie ducale ».

Comparons cette remarque avec les paroles de Mosca : « C'est pour cela que je vous ai fait demander les clés du grand château d'eau »¹⁰⁷ et constatons, pour le moins, un curieux rapprochement.

— 13ème.

« Je suis le vicillard des fables de La Fontaine. Je ne verrai pas les arbes que je cherche à planter [...] je m'occupe du bonheur de nos neveux qui les verront ».

Da Tillot fit placer sous son portrait ces quelques lignes qu'il avait rédigées. Resté célibataire, il fit en effet la fortune des enfants de sa sœur Marguerite.

Marguerite Dutilleul (1715-1780) eut trois enfants dont deux filles. Celles-ci, à partir de 1761, figurèrent sur la liste des pensionnés de Parme. L'aînée, Marguerite Labourie, (1740-1775), épousa Jean-Baptiste de Lavelan qui devint Secrétaire du Cabinet du duc de Parme et Greffier en chef du Bureau des Finances de la Généralité de Toulouse. Ils eurent un fils, Jean-Baptiste II de Lavelan, né à Madrid le 22 novembre 1739. La seconde fille, Marie-Thérèse Dubert, épousa Isidore de Poulharic qui mourut guillotiné le même jour que son fils Louis, le 26 Prairial an II. C'est Guillaume du Tillot qui avait acheté la charge de Conseiller au Parlement de Toulouse d'Isidore de Poulharic : « Vous avez fait présent à Madame votre jeune nièce de la portion la plus considérable de ce que vous aviez dans le commerce, vous m'avez prévenu que vous lui donneriez une partie de la charge de conseiller au Parlement de son mari [...] c'est autant de diminué de votre fortune », avait justement — et prudemment — fait remarquer Bonnet au marquis de Felino¹⁰⁸.

Le fils de Marguerite du Tillot, Guillaume Labourie, avait une maison de commerce et était associé de la maison Labourie Planter et Cie de Rouen dont le marquis de Felino était actionnaire. Cette maison

¹⁰⁷ H. BERNARD, *Parry et la France*, op. cit., p. 84.

¹⁰⁸ *La Chartraine de Paris*, I, p. 378.

¹⁰⁹ *Archiv. Nat. F7 3113*. Lettre du 28-02-1761 de Plessier et Cie de Rouen adressée à Bonnet. Cédul-Cl. Tournay à du Tillot, et y ajoutant la note ci-dessus.

de commerce travaillait avec la banque Marguerite Dutilleul et Cie de Madrid. Guillaume Labourie mourut en 1754.

Jean-Baptiste II de Lavelan épousa le 23 avril 1787 sa cousine germaine, Marguerite Louise de Poulharic, fille de sa tante Marie-Thérèse Dubert. A la mort de sa grand-mère Marguerite du Tillot, il devint son « héritier général et universel »¹⁰⁹ et par conséquent le seul descendant et unique héritier de son grand oncle Guillaume du Tillot, décodé « ab intestat ».

Fabrice, neveu de la Sansonverine, est considéré par Mosca comme faisant partie de sa propre famille : « mon cher petit neveu » l'appelle-t-il très souvent avec tendresse. Oubliant les griefs qu'il pourrait avoir contre lui, il lui témoigne une affection et un dévouement de père; ces paroles : « Nous allons faire à Votre Excellence une fortune brillante »¹¹⁰ et « Madame, vous faites à votre neveu le sort dont jouissent les jeunes gens de son âge qui passent pour les plus fortunés »¹¹¹ rappellent le : « Vous avez fait présent à Madame votre jeune nièce... » de Bonnet à du Tillot.

— 14ème.

En étudiant la vie de du Tillot dans les dossiers des Archives, j'ai été frappée de l'intérêt qu'il portait aux journaux de Parme. Il échangea à leur propos une importante correspondance : « Vous trouvez ci-joint, Monsieur, écrit-il le 7 avril 1764, la « *Gazetta Medica* » qui s'imprime à Parme; le fonds en est tiré de celle de Venise; mais on y ajoute ici ce qui passe à notre portée »¹¹². Une autre lettre du 24 novembre 1764 prouve qu'il ne dédaignait pas de collaborer lui-même à ces journaux en rédigeant des articles et même en y faisant œuvre de critique : « J'ai l'honneur de vous envoyer par la poste littéraire deux extraits un peu abrégés. Les ouvrages dont ils rendent compte n'ayant rien de bien plaçant par la curiosité n'en méritent guère de plus long; quand on ne peut être intéressé, il faut du moins tâcher d'être court »¹¹³.

Dans *La Chartraine*, Fabrice se cache pour lire le « Constitution-

¹⁰⁹ *Archives des Hautes-Pyrénées* - Registre Laban n. 15.

¹¹⁰ *La Chartraine de Paris*, I, p. 303.

¹¹¹ *Ibidem*, I, p. 304.

¹¹² *Ibidem*, I, p. 319.

¹¹³ *Archiv. Nat. K 1506*, n. 81.

¹¹⁴ *Archiv. Nat. R 1156*, n. 308.

nel », Ernest V lit les journaux de Paris. Moscou, surtout, « fonde » « ce journal dont l'idée est peut-être (son) chef-d'œuvre » ; « le prince le lit tous les matins et admira sa doctrine, à moi qui l'ai fondé¹¹⁷ », précisa-t-il, très satisfait.

— 1566.

Nous avons jusqu'ici évoqué les origines de Guillaume de Tillot, brossé son portrait physique et moral, relaté les étapes de sa carrière, de sa vie sentimentale, fait le tableau de la cour de Parme. Nous avons vu le marquis de Felino à l'appogée de sa puissance. Il nous reste maintenant à relater, en cinq étapes, comme le ministre de Parme qui avait connu toutes les satisfactions et tous les honneurs se vit couvert d'insultes et d'opprobres et finalement contraint à l'exil.

« Je suis au-dessus des préjugés, de la crainte et des vils méprisements, et j'ai la vigueur qu'il faut pour vous servir sans être étonné de rien », écrivait du Tillot à l'Infante Louise-Elisabeth le 28 juin 1749¹¹⁸. Administrateur politique et économique du duché pendant 22 ans, le premier ministre dut, tout au long de sa carrière, afin de pouvoir réorganiser le commerce et l'agriculture, inaugurer la liberté industrielle et commerciale, adopter des mesures qui posèrent une atteinte profonde aux compositions et à leurs privilèges. Il voulut aussi combattre l'autorité que la cour de Rome revendiquait dans les États de l'Infante, soumettre à l'impôt les biens du clergé, abolir ses privilèges et enfin réduire les dépenses extravagantes de l'épouse de don Ferdinand. « Je pus avoir quelques succès, je fis aussi bien des fautes [...] Je vis de loin l'orage et je sentis bien que j'aurais dans une vie laborieuse » se souvient du Tillot dans ses *Mémoires*. En effet, les mesures qu'il prit furent la cause de la haine profonde dont il devint l'objet : « Jedis pervers, infâme, urine du dénon, ignorant, perfide [...] mal élevé, voleur digne de la potence et de l'universel mépris [...] sache donc, scélérat que tout le monde te hait [...] nous voulons que tu meures, tu iras à la fin à travers les misères et les ruines », telles étaient les injures et les menaces que recevait le marquis de Felino¹¹⁹.

Moscou, pareillement, pour avoir « cherché querelle aux fermiers généraux du prince, qui étaient des fripons¹²⁰, est en but aux libelles

de ses adversaires : « Il ne se passe pas de mois qu'ils ne m'adressent quelque lettre anonyme abominable¹²¹ » ; « ils tiennent manufacture de dénominations infâmes. Vingt fois j'aurais pu faire traduire toute cette clique devant les tribunaux¹²² », confia-t-il à la Soubverain. Cependant, comme du Tillot, Mosca est lucide; au : « je fis aussi bien des fautes », du marquis de Felino de l'histoire, correspond le : « supprimez le mot procédure injuste [...] c'est là sans doute la plus grande faute de ma vie¹²³ » du marquis de Felino de *La Châtreuse*.

— 1568.

C'est la mort de don Philippe, survenue le 18 juillet 1765 à Alexandrie en Piémont, qui commença à ébranler la position du premier ministre. L'Infant don Ferdinand étant mineur, on offrit la régence à du Tillot qui, pressentant combien les fonctions dont il était revêtu deviendraient difficiles par la suite, le refusa. Il supplia même les rois de France et d'Espagne d'être relevés de ses fonctions. Ceux-ci refusèrent et lui enjoignirent, au contraire, de garder sa place. Pour ramener l'ordre dans le principauté, on désigna quelques mécontents : « On désigna de la cour quelques sujets. Le traitement qu'on leur fit fut bien doux : ils furent dans leurs terres, à une lieue de leur ville ou de leur patrie » raconte, dans ses *Mémoires*, le marquis de Felino.

Dans *La Châtreuse*, subissant la haine du parti libéral et celle de la marquise Ravert qui veulent le renverser, « après des intervalles de danger qui allèrent jusqu'à passer quelques fois 20 jours entiers sans voir son maître en particulier, Mosca Tempora¹²⁴ ». La Ravert fut calée dans ses terres¹²⁵. Comme du Tillot, Mosca « à chaque moment offrait de donner sa démission [...] Il était plein d'honneur et parfaitement sincère lorsqu'il parlait de sa démission¹²⁶ ».

— 1768.

Reprenons maintenant La Lande : « Après la mort de l'Infant et le mariage du nouveau souverain, du Tillot va peut-être trop de son ancienne autorité; il déplit ainsi que la grande-maitresse du palais ».

¹¹⁷ *Tillot*, I, p. 302.

¹¹⁸ *Tillot*, I, p. 302.

¹¹⁹ *Tillot*, II, p. 71.

¹²⁰ *Tillot*, I, p. 290.

¹²¹ *Tillot*, II, p. 24.

¹²² *Tillot*, III, p. 44.

¹²³ *La Châtreuse de Parme*, I, p. 218 et 231.

¹²⁴ C. SYRRENOS, *Le prince de Louis XV*, op. cit., p. 302.

¹²⁵ C. SYRRENOS, *Un soir ministre*, op. cit., pp. 325-324.

¹²⁶ *La Châtreuse de Parme*, II, p. 250.

L'infant don Ferdinand avait épousé Marie-Anne d'Autriche en 1767. Celle-ci, dès son arrivée à Parme, avait pris en haine le marquis de Felino parce qu'il avait primitivement désiré la haute position qu'elle occupait à une autre princesse qu'elle. D'un orgueil excessif, elle détestait la France et l'Espagne, avait plus grand mépris de l'Étranger, passait ses journées à folâtrer avec ses valets, et se livrait à de folles dépenses qui la conduisaient à contracter d'énormes dettes. Nous l'avons déjà dit, elle prit également en haine sa grande-maitresse qui « dans un court laps de temps eut lieu d'apercevoir que Mme la princesse de Parme ne la voyait pas d'un bon oeil¹⁰⁷ ». Elle ne cessait de l'humilier, reprochant à du Tillot les économies qu'il voulait lui faire faire et amassant en sous-main les calomnies dont il était l'objet.

Une seconde fois, en 1769, le marquis de Felino demanda la permission de se retirer. On la lui refusa de nouveau et Louis XV envoya à Parme M. de Chauvelin¹⁰⁸ pour faire une enquête. Cependant, Choiseul venant d'être exilé, du Tillot perdit son appui à la cour de France et l'infant, dans le but de suspendre et d'arrêter le marquis de Felino, fit exiler ses amis. Finalement, M. de Beigelin¹⁰⁹, nouvel envoyé de la cour de France à Parme au commencement de septembre 1770, « eut bientôt par ses idées, ses éclats, ses manières, rallumé la fermentation que M. de Chauvelin avait éteinte. Il agit de nouveau les princes contre du Tillot et donna le branle à des émeutes dont l'objet n'était rien moins que le massacre de du Tillot et de tous les français établis dans le duché¹¹⁰ ».

Cette atmosphère d'incertitude politique règne également dans l'esprit de Mosca et dans toute *Le Chevreuil*; le « si nous sommes chassés » est le leit-motiv permanent des critiques du comte avec la Sanseverina. « Je n'ai jamais cru rester ministre 10 ans de suite¹¹¹ » avouera-t-il d'ailleurs à la grande-maitresse qui partage avec lui les dangers du pouvoir. Enfin, la révolte éclate : « Le peuple se rassemblait

¹⁰⁷ Archiv. Nat. K 1156 n. 111.

¹⁰⁸ Chauvelin (Bernard-Louis, marquis de), homme de guerre et diplomate français, né à Paris le 1er mars 1716 mort subitement à Versailles le 24 novembre 1773.

¹⁰⁹ Beigelin (Ludovico), comte de), diplomate, né à Rome en 1733, mort en 1794. Ministère de l'époque et maître de la grande-robe.

¹¹⁰ C. Nizette, *Un siècle ministre*, cit., p. 178.

¹¹¹ *Le Chevreuil de Parme*, II, p. 245.

pour massacrer le fiscal général Rossi; on voulait aussi mettre le feu aux portes de la citadelle¹¹² ».

— 18200.

Venez-en maintenant au portrait de l'infant don Ferdinand qui fut l'artisan de la chute du marquis de Felino.

A la mort de son père, le nouveau prince avait à peine plus de 14 ans. Malgré les soins donnés en ce qui concerne son éducation — du Tillot fit venir pour lui Condillac qui resta 6 ans à la cour de Parme — don Ferdinand eut toute sa vie un enfant timide, distrait, faible et versatile¹¹³. Dévot, il était affilié à l'ordre des Dominicains, portait un scapulaire et passait chaque jour deux heures à confesse.

Sa mère, Louise-Elisabeth, peu de temps avant sa mort survenue en 1759, avait rédigé à son intention une longue lettre dans laquelle elle lui donnait des conseils sur la manière de régner et jetait les bases d'une entente entre les Bourbons, le célèbre Pape de Famille qui signa Choiseul en 1761. C'est le marquis de Felino qui se trouva le plus dévoué : « Mon tendre et respectueux attachement pour mon nouveau maître semble adorer ce que ma position avait de difficile. Je me livrai tout entier au soin de le servir et de l'instruire; quelque maître de l'Etat et souverain, son éducation n'était pas finie... » commente-t-il dans ses *Mémoires*¹¹⁴. « Mais », continue-t-il, « la circonstance était délicate sous un prince religieux, mais jeune encore et que des courtisans insipides, ignorants, superstitieux et coupables, cherchaient à troubler [...]. On peut assurer qu'ils n'agirent qu'avec trop de succès en travaillant d'une manière criminelle à inquiéter l'infant. On lui représenta la noirceur de leur conduite. Il permit qu'on éloignât ces sujets dangereux [...] mais ils avaient frappé leur coup [...]. Il y a lieu de croire que l'intrigue et le complot avaient déjà travaillé avec succès contre le Ministère. On représentait avec artifice à ce jeune prince qu'on attaquerait la religion, qu'il devait l'empêcher, on lui ditait qu'il s'était donné par le maître, mais qu'il devait au moins renverser tout ce qui se faisait alors [...]. Telle fut à peu près l'époque des pénibles impressions qu'il eut contre un ministre qu'il avait semblé aimer dès les premiers moments de son

¹¹² *Ibidem*, II, p. 251.

¹¹³ C. STROSSNER, *Le génie de Louis XV*, op. cit., p. 465.

¹¹⁴ Archiv. Nation. K 1156, n. 111, p. 5.

enfance. Le ministre aperçut cet orgueil et prévit en gémissant le mal qu'il produirait: il tâcha d'y opposer du temps, de la sagesse et un peu de fermeté¹³¹.

Comment Stendhal nous dépeint-il le prince héritaire? « Il était fort en minéralogie et avait seize ans¹³² ». « Il passait sa vie dans les bois, un marteau à la main¹³³ ». C'était « un pauvre jeune homme mélancolique, gardé par 5 ou 6 gouverneurs, sous-gouverneurs, précepteurs¹³⁴ ». On disait de lui « le benêt de successeur¹³⁵ »; « fort timide (et qui) avait honte d'être timide¹³⁶ », « d'une naïveté pinasse¹³⁷ », il lui était, en outre, « absolument impossible de garder trois jours de suite la même volonté¹³⁸ ». Mosca rappelle que Condillac « appelé par le marquis de Felino, son prédécesseur » auprès de don Ferdinand, « se fit de son élève que le roi des aigauds¹³⁹ ».

— Permettez-moi de m'attarder ici un instant et de m'étonner d'une telle intrusion de l'histoire dans le roman... Quelle confirmation Stendhal nous donne à des sources historiques qu'il a utilisées et que nous avions jusqu'alors seulement pressenties!

Mais revenons à « ce nigaud » qui, comme son modèle don Ferdinand, ne sait régner seul et a besoin de sa mère, Clara-Paolina, « laquelle cherchait absolument le prince héritaire¹⁴⁰ », pour prendre ses décisions: « le prince, après une longue discussion avec sa mère¹⁴¹ » [...] « Je dois tout au comte¹⁴² », reconnaissait-il peu après son accession au pouvoir. Cependant, constata Mosca un peu plus tard: « aujourd'hui, le prince, tout bon jeune homme qu'il est, donnerait 100 écus pour que je mourusse de maladie; il n'ose pas encore me demander ma démission¹⁴³ ».

¹³¹ *Archiv. Neap.* K 1356, n. 111, pp. 36-18.

¹³² *Le Châteauneuf de Parme*, I, p. 209.

¹³³ *Ibidem*, I, p. 209.

¹³⁴ *Ibidem*, II, p. 371.

¹³⁵ *Ibidem*, II, p. 375.

¹³⁶ *Ibidem*, II, p. 229.

¹³⁷ *Ibidem*, II, p. 247.

¹³⁸ *Ibidem*, II, p. 247.

¹³⁹ *Ibidem*, II, p. 245.

¹⁴⁰ *Ibidem*, I, p. 252.

¹⁴¹ *Ibidem*, II, p. 264.

¹⁴² *Ibidem*, II, p. 241.

¹⁴³ *Ibidem*, II, p. 244.

Souvenons-nous de ce qu'écrivait de Tillet: « on lui disait qu'il n'était donc pas le maître » et comparons avec ce qu'affirme Mosca: « on a persuadé au prince que je me donne des airs de directeur et de sauveur de la patrie et que je veux le mener comme un enfant, qui plus est, en parlant de lui, j'aurais prononcé le mot fatal: cet enfant¹⁴⁴ ».

— 1936cc.

Reportons-nous, une dernière fois, aux *Mémoires* de de Tillet: « Je compris », écrivait-il, « que les choses tendaient au bouleversement. J'opposai la conduite la plus mesurée à cet esprit d'agitation, mais en même temps, désespérant de tout, malgré mon courage, je sentis que je devais demander son retrait, et qu'un homme dans ma position qui était humilié dans sa place ne pouvait plus l'exercer ni utilement pour ses princes, ni salutairement pour l'État, ni honorablement pour lui-même¹⁴⁵ ».

Menaçé d'arrestation, séquestré dans son habitation de Colerno, il reçut le 14 novembre 1771 la notification du décret nommant son successeur, l'espagnol Llano. Il quitta Colerno et Parme et se rendit à la cour d'Espagne. Puis il vint s'installer à Paris, 6 rue de la Ville-Evêque, dans un petit hôtel qui fut démoli en 1970. A demi ruiné par la faillite de son ami Bonnet, il s'employa cependant à défendre les intérêts de l'Infant don Ferdinand dans la liquidation. Il envoya même au marquis de Mazarin, membre du conseil privé de l'Infant, des conseils de prudence et de modération dans les désordres et les excès qui régnaient à la cour de Parme depuis son départ.

Titulaire d'une pension de 9.000 frs que lui avait attribuée le roi d'Espagne, ainsi que d'un brevet de 9.000 livres de pension annuelle expédié par Louis XV, le marquis de Felino avait cependant beaucoup souffert de sa disgrâce. Le 15 décembre 1774, il mourut, frappé d'une crise d'apoplexie.

Bien souvent, dans *Le Châteauneuf*, entendons-nous Mosca et la Sansseverina évoquer le désir de quitter Parme et « ce fameux million qui (leur) est nécessaire pour bien vivre à Naples ou à Paris¹⁴⁶ »...

¹⁴⁴ *Ibidem*, II, p. 340.

¹⁴⁵ *Archiv. Neap.* K 1356, n. 111, p. 25.

¹⁴⁶ *Le Châteauneuf de Parme*, II, p. 246.